



ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.
LYON : 3 fr. par trimestre.
PROVINCE : 3 fr. 50 c.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX,
Au THÉÂTRE, journal de Paris.

S'adresser, pour tout ce qui concerne
la rédaction et l'administration du
journal, à M. Francis LINOSSIER
pour les dessins, à M. Ch. KIAPORY

BUREAU :
Place Louis-Napoléon, 26.
Ouvert de 9 du matin à 2 heures.

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS.

De nouvelles mesures prises contre les journaux de théâtres nous obligent à fixer à 20 c. le prix du numéro.



CÉLESTINS.

Le répertoire du Gymnase ressemble beaucoup à celui de la Comédie-Française; si ce n'étaient les couplets et un peu plus de laisser-aller dans les dialogues, les œuvres dramatiques du théâtre de M. Montigny pourraient aisément se jouer sur la scène de la rue Richelieu.

Nos sympathies sont peu pour les pièces du Palais-Royal; Clairville, le général en chef de ces vaudevillistes, est incontestablement un homme d'esprit, mais il donne à son esprit des allures tellement débraillées, à ses personnages un cachet si grotesque, que, franchement, pour s'amuser à la représentation de ses œuvres, il faut être dans une disposition particulière. Le théâtre du Palais-Royal est situé à côté de Véry; la charge et le calembour sont charmants, entrevus à travers les vapeurs d'un bon diner; passer de chez Véry au théâtre

du Palais-Royal, c'est continuer une folle route, c'est suivre une progression naturelle dans le plaisir.

Mais en province, où un seul théâtre joue les différents genres, il y a un vice capital à être exclusif: ainsi, à Lyon, retrancher le drame, c'est perdre nécessairement la recette du lundi; jouer le samedi des pièces du Palais-Royal, c'est compromettre le succès de la soirée.

Eh bien! à Lyon, la société qui suit habituellement le théâtre préfère de beaucoup les vaudevilles du Gymnase à ceux du Palais-Royal; la preuve en est dans le succès immense obtenu par M^{lle} MELCY, succès dont une part revient, il est vrai, à l'artiste, mais dont une bonne part revient également aux vaudevilles de Scribe repris pour elle.

L'année dernière, nous avons eu rarement le bonheur d'applaudir des ouvrages appartenant au genre dont nous parlons; il ne nous est pas permis d'en dévoiler le motif; mais cette année, plus heureux, nous aurons le plaisir de voir représenter sur cette scène des œuvres sérieuses, parmi lesquelles nous citerons *Philiberte*, de Emile AUGIER; *l'Honneur et l'Argent*, de PONSARD, et *le Cœur et la Dot*, de MALEFILLE.

De ces rapides observations nous arrivons sans transition aux représentations de M. BRESSANT, qui possède un répertoire dont

chaque pièce est un bijou dramatique; et Dieu sait avec quel soin il le cisèle et met en relief toutes ses facettes.

Voyez-lui jouer *Brutus*, lâche *César*, avec quel élégant laisser-aller il représente ce personnage du mari, homme de tête et de cœur, trompé pour un petit fat; comme il raille finement du bout de ses lèvres souriant à peine; comme il écrase de sa supériorité ce jeune étourneau sentimental. Il ne cherche jamais l'effet, et l'effet arrive naturellement, sans effort; il laisse au public le soin de comprendre le mot spirituel.

Dans toutes les pièces nous retrouvons M. BRESSANT toujours lui-même, c'est-à-dire toujours grand comédien, jamais le même; c'est-à-dire se transformant et s'identifiant au caractère de son personnage.

N'oublions pas d'adresser à M^{lle} LOBRY les compliments qui lui reviennent de droit; elle appartient, comme actrice, à l'école du Gymnase, et fait honneur à ce théâtre, qui l'a comptée parmi ses pensionnaires.

Nous annonçons dans notre dernier numéro que le troisième début de M^{lle} Louise BAPTISTE ne serait qu'une affaire de formes; — le public a justifié nos prévisions et sanctionné par ses bravos l'admission de cette artiste.

M^{lle} Louise BAPTISTE a prouvé que cet axiome: « Bon sang ne peut mentir » était quelquefois vrai; descendant en ligne directe

d'acteurs célèbres, elle marche sur leurs traces, et arrivera à leur hauteur ; pour montrer sans doute la souplesse de son talent, cette jeune et jolie femme, — car elle possède ces deux charmantes qualités, — a opéré ses trois débuts dans trois genres différents : le drame (*Paul Jones*), le vaudeville (*Un changement de Main*), et la comédie (*Bataille de Dames*).

Cette dernière pièce a été jouée avec un ensemble des plus complets : MM. VERNIER, LAMBERT, M^{mes} LOUISE BAPTISTE, ANDRIVEAU, se sont partagé le triomphe.

FOURNIER, comme Odry, fait vivre, et vivre éternellement jeune, cette pochade appelée *les Saltimbanques*. — Lureau y est délicieux sous les traits de Sosthènes ; M^{me} DESROCHERS pyramidale, — physiquement parlant, — dans la *femme sauvage*, et M^{lle} SOPHIE y a remplacé M^{me} Buycet : il lui sera difficile de la faire oublier.

Les *Italiens* continuent la série de leurs beaux triomphes, et les bravos ébranlent la salle. La caisse regorge.

FRANCIS LINOSSIER.



Nous apprenons à l'instant qu'il s'organise un bénéfice pour notre excellent comique Vernier ; selon toutes les probabilités, il aura lieu la semaine prochaine.

Nous ne sommes pas encore exactement renseigné sur la composition du spectacle de cette soirée ; cependant, nous savons que deux nouveautés doivent être jouées, et que M. Bresant doit prêter le concours de son admirable talent et l'influence magnétique de son nom au bénéficiaire. Caroline Fournier, cette charmante enfant, déjà fort habile comédienne, dira un monologue, dont le titre est emprunté à une délicieuse fable de La Fontaine, *la Laitière et le Pot au lait*.

Vernier est un de ces artistes passionnément amoureux de leur art, jouant avec bonheur, travaillant sans relâche, animés du feu sacré de l'inspiration, doués du tact intelligent qui

fait saisir le caractère d'un rôle ; avec de pareils éléments cet acteur s'est placé du premier coup au rang qu'il occupe aujourd'hui ; le début a été une réussite, l'avenir lui réserve un triomphe ; nous ne saurions mieux justifier nos éloges qu'en publiant l'appréciation qu'a faite de son talent un homme possédant un nom célèbre dans les annales dramatiques.

L'année dernière Vernier joua à Bruxelles *Brelan de Troupiers*, charmant vaudeville d'Etienne Arago ; le lendemain, il trouva au contrôle la lettre suivante à son adresse :

« Monsieur,

« Quand un auteur voit un des rôles qu'il a imaginés représenté d'une manière brillante, « il est de son devoir d'en féliciter son inter- « prète : c'est à titre d'auteur reconnaissant « que je vous écris.

« Je vous ai vu jouer hier les trois rôles de « *Brelan de Troupiers*, et j'ai éprouvé un grand « plaisir à cette représentation que vous avez « constamment animée. Transformation du « corps, aptitude à rendre des caractères « divers, verve et esprit dans les détails, vous « m'avez paru réunir, Monsieur, toutes ces « conditions d'un comédien.

« Je souhaite que la satisfaction de l'auteur « ajoute au plaisir que vous avez dû éprouver « après votre succès.

« Recevez, Monsieur, mes salutations em- pressées.

« 22 mai 1852. Etienne ARAGO. »

M. Vernier nous avait confié la lettre sous le sceau du secret nous avons trahi notre promesse ; s'en plaindra-t-il ? nous espérons que non.

Il s'est passé hier, à Rouen, un fait assez bizarre qui en ce moment soulève une question pleine d'intérêt. Cette question est celle-ci : Pour jouer une féerie, un directeur de théâtre est-il obligé de prendre un permis de port d'armes ? Et subsidiairement, lorsque la chasse est fermée, le directeur qui joue une féerie est-il passible, même avec son permis, d'une amende, etc. etc. ? Voici le fait :

La direction du Théâtre des Arts va jouer très-prochainement la *Biche au Bois*, grande féerie qui a fait courir tout Paris, mais elle se trouve tout à coup arrêtée par suite de l'ar-

restation de son artiste principal. Pour faire un civet, prenez un lièvre, dit la *Cuisinière bourgeoise*. De même pour jouer la *Biche au Bois*, il faut une biche en chair et en os. Or, la biche est un gibier, de par le Code forestier, et lorsque la chasse est fermée, tout gibier qui paraît à l'horizon, est saisi par l'administration de l'octroi et abattu au profit des hospices, sans préjudice des amendes, etc. Lors donc que la biche-artiste a fait son entrée en ville, l'octroi n'y a voulu voir qu'une biche gibier, et vous l'a bel et bien incarcérée. Le directeur de l'intéressant animal a eu beau prétendre que cette biche des bois est très-civilisée, et que son intelligence lui donnait accès dans la famille illustrée par les Munito, les Kiouny ; l'artiste lui-même, nous parlons de la biche, a eu beau lever la patte, compter les heures, dire à messieurs de l'octroi leur âge, les noms de leurs derniers nés et la date de plusieurs événements célèbres ; elle a eu beau même pousser la science jusqu'à réciter, toujours avec sa patte, les éphémérides du jour, à l'instar des journaux bien informés, l'octroi a été inflexible. La biche-artiste a été confondue avec le dernier lapin, avec la caille la plus obscure, et son arrestation s'est opérée au grand regret de son directeur inconsolable. Au reste, nous pouvons annoncer que l'octroi n'est pas inflexible, et tout nous fait espérer que nous pourrions l'admirer avant peu.

(La Normandie.)

Un journal des Hautes-Pyrénées est pourvu d'un aimable et joyeux poète, dont tout le monde lit avec plaisir les productions, empreintes souvent d'un goût classique, M. Cabaret-Dupaty.

M. Cabaret vient de faire aujourd'hui une petite chansonnette que publie le journal en question, et dont voici un couplet fort remarquable :

Que dis-je ? ô ciel ! le roussin d'Arcadie
A-t-il cessé d'être le roi du chant ?

Quand son gosier s'ouvre à la mélodie,
Chacun l'admire et répète en riant :

Hi-han, hi-han-han,

Hi-han, hi-han, hi-han-han-han,

Hi-han, hi-han-han,

Hi-han, hi-han, hi-han.

LA FÊTE DES LORETTES.



Lyon, Imp. Gerente fils r^t Joseph, 12

- Sais-tu que mon Jules a été tué par la foudre ?*
- Non.*
- J'attribue cette mort à un suicide.*

Voilà, certes, un poète à qui la nature a donné à un haut degré le don de l'harmonie imitative. P. D. G.

CAQUETAGE

DE VERT-VERT.

Deux lorettes se promenaient sur le quai de la Saône; arrivées en face d'un opticien :

— Dis donc, Louise, fit la première, qu'est-ce donc qu'un microscope?

— Parbleu! répond la seconde, c'est la moitié d'une lunette qu'on appelle *croscope*.

Les personnes qui désireraient donner des leçons de langue française à M^{lle} Louise, peuvent s'adresser tous les jours à son domicile.

Une lorette avait la manie de se faire passer pour veuve, et elle montrait avec orgueil le portrait de cet infortuné mari, qu'elle avait eu le malheur de perdre à la fleur du bel âge.

Dernièrement, le propriétaire faisait vendre les meubles de la veuve inconsolable, qui, dans son désespoir sans doute, avait oublié le portrait de son mari.

Or il arriva... devinez quoi. Je vous le donne en mille, en cent; je vous offre pour prime le cheval de bronze.... Il arriva que ce portrait était signé du nom de Van-Dyck. Cette dame était veuve depuis deux siècles.

Dernièrement, un domestique demande à parler à M. D. — Après avoir été introduit, il paraît chercher à rassembler ses idées; puis il entame une sorte de monologue, vrai pot-pourri en prose, dans lequel il était impossible de démêler un sens raisonnable.

— Ah ça! que venez-vous donc me débiter là? interrompit M. D..., ennuyé et étonné de la faconde incolore du narrateur.

— Dam! monsieur, reprit celui-ci, je remplis ma commission le mieux que je peux.

— Quelle commission?

— Celle que m'a donnée mon maître.....

Il m'a recommandé de vous dire *bien des choses*.



Le théâtre du Palais-Royal joue en ce moment un vaudeville intitulé *le Bourreau des crânes*. Dernièrement, un vieux monsieur, fort myope, se présente à la porte, et, voyant au-dessus du bureau où se distribuent les billets, l'affiche du jour, il passe sa canne avec un décime par le guichet, et demande un numéro. — Au lieu du *Bourreau des crânes*, il avait lu *Bureau des cannes*.

Le prix proposé par l'Académie pour l'éloge en vers de Jacquard, a été gagné par un de nos amis, M. Tisseur.

Franchement, Jacquard ne pouvait être chanté que par un *tisseur*.

Nous informons le public que le feu vient de prendre aux écuries de Monsieur le comte de R...

Il y a eu trois chiens *rouge-feu* et quatre *alezans brûlés*.

Nous ne garantissons pas l'authenticité de cette fâcheuse nouvelle, attendu qu'au moment de mettre sous presse rien n'est encore *assuré*.

C'était au moment des courses de Blois. Trente mille étrangers s'étaient abattus sur les auberges de la ville comme une nuée de sauterelles et avaient dévoré toutes les provisions de bouche. L'appétit me conduisit un matin dans un restaurant où des tables revêtues de nappes blanches semblaient faire appel aux passants.

J'entre, je prends place; un garçon à la mine plus qu'ingénue arrive, la serviette sous le bras :

— J'ai faim, lui dis-je, et j'ai hâte de me reconforter.... Servez-moi ce que vous aurez.

— Monsieur, me répondit-il, *il n'y en a plus*.

On lit dans un journal de la Belgique :

Un Monsieur bien mis s'est pendu en chemise. On attribue sa mort à une fluxion de poitrine.



CH. MÉRA, directeur gérant.